

3 mai 2023

Programme de la cérémonie commémorative

à l'occasion du 78^e anniversaire de la fin de la guerre et de la libération des camps de concentration

Intermède musical	Sonate pour violon op. 31. N° 2, 1 de Paul Hindemith Les œuvres de Paul Hindemith (1895-1963) ont été frappées d'interdiction par le régime nazi, ce qui l'a conduit à émigrer en Suisse puis aux États-Unis.
Mot de bienvenue	Pr Dr Oliver von Wrochem <i>Directeur de la Fondation des Mémoires et Lieux didactiques à Hambourg</i>
Allocution	Dr Peter Tschentscher <i>Premier bourgmestre de la Ville libre et hanséatique de Hambourg</i>
Intermède musical	Aubade voor fluit solo op. 19 a. de Marius Hendrikus Flothuis Marius Hendrikus Flothuis (1914-2001) a composé cette œuvre en 1944 pour un codétenu au camp de concentration de Vught.
Témoignage	Barbara Piotrowska <i>Fille d'un détenu au camp de concentration de Neuengamme et survivante du camp de concentration de Ravensbrück</i>
Intermède musical	Wiegala d'Ilse Weber Ilse Weber (1903-1944) a composé à Theresienstadt des chansons qu'elle accompagnait sur la guitare et chantait aux enfants hospitalisés pour les réconforter. En 1944, elle a accompagné volontairement les enfants de son infirmerie à Auschwitz, où elle a été assassinée en chambre à gaz.

Discours **Balbina Rebollar**
Présidente de l'Amicale espagnole de Neuengamme

Allocution **Claudia Roth**
Ministre d'État à la Culture et aux Médias

Intermède
musical **Die Moorsoldaten** / Chant des marais (arrangement : Thomas Böttger)
Écrit en 1933 par des détenus au camp de concentration de Börgermoor

Accompagnement musical réalisé par des lauréats/ates et boursiers/ières de l'association de soutien **Jugend musiziert** (Les jeunes font de la musique) : **Aila Nelles** (soprano), **Nane Schulz** (flûte), **Magdalena Mahnke** (violon), **Roja Nelles** (violoncelle), **Qiyang Huang** (guitare).

La cérémonie sera suivie d'un dépôt de couronnes à l'ancien bunker de détention.

Accompagnement musical : **Samantha Wright** (clarinette)

Oliver von Wrochem

Chère Madame Piotrowska,

Monsieur le Premier bourgmestre Dr Peter Tschentscher,

Madame la Ministre d'État Claudia Roth,

Messieurs-dames Représentants du sénat, du parlement et du corps consulaire

Chère présidente de l'Amicale espagnole, chère Balbina Rebollar,

Mesdames et Messieurs, chers amis,

Avec vous, nous aimerions commémorer la 78ème anniversaire de la fin de la guerre et de la libération des camps de concentration. En tant que président de la fondation et chef du mémorial du camp de concentration de Neuengamme, je vous souhaite la bienvenue au nom de tous les collaborateurs.

Je suis ravi qu'aujourd'hui encore se trouvent parmi nous les délégations des associations-membres de l'Amicale Internationale KZ Neuengamme et les membres de famille des prisonniers de Neuengamme venant de Belgique, Allemagne France, Pays Bas, Pologne, Suède, Israël, Espagne et Ukraine.

Nous apprécions tout particulièrement qu'à côté de Barbara Piotrowska de Warsovie, qui nous adressera la parole après le Premier bourgmestre Peter Tschentscher, se trouvent parmi nous, malgré leur âge avancé et un voyage éprouvant, d'autres survivants des champs de concentration comme Livia Fränkel et Elisabeth Masur-Kischinowski de Stockholm, Natan Grossmann de Munich et Dita Kraus de Netanja. Dans les prochains jours ils participeront à notre programme avec des conversations des témoins de l'époque et lors un café-récit. Merci beaucoup pour cela !

La Ministre d'État Claudia Roth, déléguée Gouvernement Fédéral allemand à la culture et aux médias, est en route et nous adressera la parole à la fin de cette réunion/ce rencontre. Sa présence, ainsi que celle de Premier bourgmestre, montrent qu'au niveau des Länder et au niveau du gouvernement fédéral la commémoration du crime nazi est profondément ancrée.

La remise sans combat de la ville de Hambourg le 3 mai 1945 se fait quelques jours seulement avant la fin de guerre et la libération de l'Allemagne du nazisme.

Auparavant, les détenus du camp de concentration de Neuengamme ont été évacués à toute vitesse par les unités élites nazis de la ville. Au cours des dernières semaines de la guerre, des

dizaines de milliers d'entre eux sont morts de sous-alimentation et d'épuisement pendant des longues marches de la mort, dans les camps de la mort ou ils ont été victimes de massacres. Le 3 mai encore, environ 7000 d'entre eux sont morts dans la Baie de Lübeck. Dans les jours jusqu'à la capitulation de l'Allemagne le 8 mai, les survivants vivent entre angoisse et espoir. C'est alors évident d'établir à côté du 8 mai en tant que jour de commémoration à Hambourg aussi les jours avant en tant que journées commémoratives.

Cela a duré longtemps jusqu'à ce que les crimes commis dans le camp de concentration de Neuengamme aient été révoqués. Ce n'est qu'à partir de 2015 que l'ensemble du site sert pour la documentation et en tant que lieu d'avertissement, d'apprentissage et des échanges actifs. Aujourd'hui, nous nous réunissons de nouveau dans ce lieu central de mémoire des victimes de crimes nazis pour commémorer les crimes commis ici et de nous rappeler, dans le contexte des crimes de masse historiques provenant de l'Allemagne, l'importance de s'engager contre le mouvement intolérant, pour la démocratie et les droits de l'homme.

Nous sommes reconnaissants des diverses relations que nous avons dans différents pays d'Europe grâce à la coopération avec des associations d'anciens détenus et leurs familles. Nous leur adressons notre profond respect, pour le fait d'entretenir la commémoration des lieux des crimes nazis et de mettre régulièrement sur la place publique le sujet de la résistance.

Les personnes d'entre nous qui ont survécu à la persécution et la violence dans le camp de concentration de Neuengamme sont aujourd'hui très âgés. Beaucoup d'entre eux n'ont pas pu faire le déplacement mais sont avec nous dans leurs pensées. Moins il y a d'anciens détenus pouvant porter leur témoignages plus il est important pour nous de les garder en mémoire, eux et leurs expériences, leurs messages pour les générations futures.

Des nombreux survivants du camp de concentration de Neuengamme nous ont quittés l'année dernière. Je souhaiterais vous lire les noms des trépassés dont nous avons appris le décès les 12 derniers mois écoulés.

Marcel Bayod, Thérèse Boudier, Dimitrios Efthymiadis

Hédi Fried, Aron Gross, Albert Emile Garnier,

Margot Heumann, Liselotte Ivry, Adrianus van Lieburg,

Ivan Moscovich, Roger Manceau, Jean Rigot,

Nachum Rotenberg, Paula Schemiavitz,

Kamila Sieglóvá, Pierre Vignes.

Le travail des mémoriaux des camps de concentration en tant que lieux centraux de la société est très marqué par des événements actuels. Ainsi nous célébrons la commémoration commune le 3 mai pour la deuxième année de suite sur le fond de la guerre d'agression persistante de la Russie contre l'Ukraine allant contre le droit des peuples qui a causé d'immenses souffrances à tant de personnes.

Aussi, la guerre change de façon concrète notre travail et le regard sur les cultures de la commémoration en Europe de l'Est. Les descendants des survivantes du camps de concentration de Neuengamme de l'Ukraine se sont adressés à nous. Pour eux, les récits de leurs proches se superposent aux expériences d'une nouvelle guerre. Avec le Cercle allemand des amis du Centre de mémoire de Neuengamme, avec l'engagement personnel et en coopération avec le Réseau d'aide aux survivants des persécutions nazies en Ukraine, nous nous efforçons de les soutenir. Plusieurs proches des détenus de l'Ukraine sont aujourd'hui parmi nous et je voudrais leur souhaiter tout particulièrement la bienvenue.

Presque 80 ans après la fin de la Deuxième guerre mondiale des nombreux crimes nazis, tout particulièrement ceux qui ont eu lieu en Europe de l'Est restent encore inexplorés et des nombreuses biographies des persécutés par les nazis, mais aussi de ceux qui ont commis les actions, n'ont pas encore été racontées. Le travail des mémoriaux est essentiellement le travail de recherche. Nous sommes alors très reconnaissants qu'à l'aide des fonds fédéraux nous pouvons entretenir les contacts avec des scientifiques ukrainiens. Nous nous efforçons également de garder contact avec les scientifiques biélorusses et russes exposés à la répression de l'État qui continuent à travailler, souvent en exil, sur la prise de conscience des crimes nazis.

En raison de la guerre persistante, comme l'année dernière, nous n'avons pas invité à la commémoration les représentations consulaires de la Russie et de Biélorussie. Mais nous allons évidemment déposer une gerbe pour les victimes des camps de concentration de ces pays.

A la fin de ma salutation, je souhaite remercier sincèrement tous les collaborateurs. A côté de nos conférenciers.ères je voudrais attirer votre attention sur les contributions musicales de « Jugend musiziert » lors de notre commémoration et de Samantha Wright pendant le dépôt de gerbes. Je remercie très sincèrement tous ceux qui ont rendu possible le programme d'aujourd'hui, des jours passés et les jours qui suivent et je voudrais nommer ici en tant que représentants Dr. Alexandre Froidevaux et Juliane Podlaha. Je remercie vous tous qui sont présents aujourd'hui pour votre soutien et pour la commémoration commune !

À la fin de cette commémoration nous allons tous ensemble nous diriger vers le cachot (Arrestbunker) de l'ancien camp des détenus pour y célébrer une cérémonie commémorative.

Im Anschluss an diese Gedenkveranstaltung werden wir zusammen zum Arrestbunker des ehemaligen Häftlingslagers gehen, um dort eine Gedenkzeremonie abzuhalten.

À présent je donne la parole au Premier Bourgmestre de la vielle de Hambourg.

Translation / Übersetzung: Polina Fix

Peter Tschentscher

Monsieur le Professeur von Wrochem,

Mesdames, Messieurs,

Le 3 mai 1945, Hambourg a été livrée aux troupes britanniques.

Avant même la fin de la guerre et la capitulation officielle de l'Allemagne le 8 mai, les SS ont commencé à effacer les traces des crimes commis par les nazis dans notre ville. Le camp de concentration de Neuengamme a été évacué, et les détenus ont été envoyés dans les "marches de la mort".

Des milliers d'entre eux y ont perdu la vie ou ont été victimes des bombardements alliés alors qu'ils se trouvaient sur des bateaux dans la baie de Lübeck.

De nombreux autres détenus dans les annexes du camp de Neuengamme - prisonniers de guerre, hommes et femmes soumis au travail forcé - ont été libérés après le 3 mai et, souvent gravement malades et traumatisés par leur détention, ont dû se construire une nouvelle vie dans des conditions difficiles.

Mesdames et Messieurs,

Aux côtés de survivants et de descendants d'anciens détenus, nous célébrons aujourd'hui le 78e anniversaire de la libération du camp de concentration de Neuengamme.

Je tiens à saluer tout particulièrement celui et celles qui sont venus, parfois de très loin :

- Madame Livia Fränkel (Suède),
- Madame Dita Kraus (Israël),
- Madame Elisabeth Masur-Kischinowski (Suède),
- Monsieur Natan Grossmann (Allemagne),
- Madame Barbara Piotrowska (Pologne), qui s'adressera à nous dans quelques instants.

Les enfants et adolescents qu'ils étaient alors ont enduré les pires souffrances au camp de concentration de Neuengamme, beaucoup d'entre eux ont perdu leurs proches parents.

Mesdames et Messieurs,

Après la fin de la guerre, presque personne n'a eu le courage de se confronter aux crimes nazis.

Un établissement pénitentiaire a été construit sur le site de l'ancien camp de concentration, qui n'a été fermé qu'en 2006.

Pendant de longues décennies, d'anciens détenus ont joué un rôle de premier plan, avec l'association Amicale Internationale de Neuengamme, pour qu'un lieu de mémoire digne de ce nom soit érigé à cet endroit.

L'ancien camp de concentration de Neuengamme est aujourd'hui un lieu de mémoire, d'apprentissage et de rencontre, fréquenté par de nombreux jeunes.

La Fondation des mémoriaux et lieux didactiques à Hambourg s'emploie à poursuivre la recherche historique, les entretiens avec les témoins d'époque et l'archivage des témoignages rédigés par d'anciens détenus concentrationnaires et travailleurs forcés.

Les mémoriaux de Hambourg apportent ainsi une contribution décisive pour garder vivante la mémoire des victimes du national-socialisme – qui prend la forme d'un grand hommage aux victimes et d'un avertissement pour les générations futures.

Car la démocratie ne peut être protégée uniquement par la constitution, les organes de sécurité et les tribunaux.

Nous devons la défendre nous-mêmes chaque jour - en agissant avec détermination contre l'antisémitisme, le populisme et la discrimination, et en adoptant une position sans équivoque en faveur de la compassion, de la tolérance et de la liberté.

Je vous remercie.

Translation / Übersetzung: Dominique-Marie Bohère

Barbara Piotrowska

J'ai écrit ces souvenirs de la Seconde Guerre mondiale quelques jours après l'anniversaire de l'attaque armée de la Russie contre l'Ukraine (24 février 2022). Le cauchemar éveillé de la Seconde Guerre mondiale a retrouvé toute sa réalité. Des personnes meurent, prennent la fuite, des villes et des villages sont détruits. La population civile souffre. Une nouvelle fois, un agresseur impitoyable attaque.

Nous sommes unis aujourd'hui par le besoin de nous souvenir de tous ceux qui ont souffert et ont succombé au camp de concentration de Neuengamme. Nous voulons que le souvenir du destin tragique des personnes détenues dans les camps de concentration perdure comme avertissement contre la haine, le mépris et la soif de pouvoir qui mènent aux guerres et au traitement inhumain de victimes sans défense.

Mes souvenirs – qui sont ceux d'une enfant - se composent principalement d'images d'événements, de situations et des explications de mes parents.

Je suis née le 30 novembre 1935 à Lemberg (aujourd'hui en Ukraine). Mon père, Antoni Stachowicz, ingénieur, était maître-assistant à l'école polytechnique de la ville et travaillait pour la radio polonaise. Ma mère, Marta Stachowicz, était comptable.

En avril 1939, mon père a été muté pour raisons professionnelles avec sa famille à Varsovie.

La Seconde Guerre mondiale a débuté pour la Pologne en septembre 1939. Je n'avais alors pas encore quatre ans. Le 1er septembre, les troupes nazies ont envahi la Pologne par l'Ouest. Comme des milliers d'autres habitants polonais, ma famille a fui les Allemands en prenant la direction de l'Est - pour nous vers Lemberg. Mais l'attaque soviétique du 17 septembre 1939 nous a barré la route - et nous sommes repartis pour Varsovie. Notre pays a été divisé en deux zones d'occupation. La vie normale, l'enfance normale, c'était fini.

Écoles supérieures, universités et centres culturels ont été fermés. La langue et l'histoire polonaises n'étaient plus des domaines d'études. En Pologne occupée ont débuté une persécution particulièrement cruelle de la population civile, la liquidation de l'intelligentsia et de l'élite scientifique, ainsi que la persécution de la population juive. Les assaillants fusillaient et pendaient des civils lors d'exécutions de rue, ou en déportaient dans des camps de travail et de concentration. Ils ont procédé en outre à la germanisation des enfants polonais.

Depuis les territoires polonais occupés par l'Armée rouge, des gens ont été transportés en masse au fin fond de l'Union soviétique dans ses camps de travail forcé, les goulags. En 1940,

les Soviétiques ont fusillé plus de 20.000 officiers, hauts fonctionnaires du gouvernement et membres de l'intelligentsia polonais internés. Ces faits sont connus sous le terme de « massacre de Katyn ». Les agresseurs entendaient transformer le peuple polonais vaincu en classe ouvrière simple et dénuée de volonté.

La petite fille que j'étais attendait chaque jour pleine d'angoisse avec sa mère que son père revienne du travail. Papa, qui après son départ de Lemberg devait inaugurer et diriger une station radio près de Varsovie, ne pouvait révéler ni sa mission ni sa formation. Il travaillait comme technicien à l'usine à gaz municipale.

Lorsque je suis entrée au jardin d'enfants puis en 1942 en première classe de l'école primaire, mes parents se sont organisés avec d'autres pour qu'un groupe d'enfants (cinq ou six) soit conduit et récupéré à l'école par un seul parent - pour ne pas exposer les adultes aux rafles organisées par les Allemands dans les rues.

À l'école, nous n'écrivions pas dans des cahiers, mais avec des stylets sur des ardoises car en cas de contrôle allemand, tout pouvait y être rapidement effacé. Les enfants savaient qu'il fallait dire qu'ils ne faisaient que jouer et dessiner.

Je me rappelle, je vois et j'entends les alertes aériennes, les flammes ardentes et les maisons en feu, la bousculade pour aller se cacher et la vie dans les caves.

Dans le contexte de cette terreur abominable, un mouvement de résistance a vu le jour et entrepris des activités comme la publication de revues clandestines, la tenue de classes, conférences et rencontres culturelles secrètes, la création de stations radio clandestines, des actions de sabotage et des attaques armées. La principale organisation du mouvement résistant en Pologne était l'armée de l'intérieur – « Armia Krajowa », AK. L'occupant sanctionnait toutes les actions du mouvement de résistance par des représailles massives, y compris contre la population civile.

En avril 1943 a éclaté l'insurrection du ghetto de Varsovie - un soulèvement dramatique et héroïque de la population juive contre l'extermination. Il fut réprimé dans le sang, des milliers de Juifs furent assassinés ou envoyés dans les camps d'extermination ou de travail.

L'insurrection de Varsovie s'est déclenchée le 1er août 1944. L'Armée rouge soviétique, postée derrière la Vistule, n'a malheureusement pas soutenu les insurgés. Les bombardements, les tirs d'artillerie lourde, la lutte directe et inégale contre les occupants ont duré 63 jours. Je me souviens que nous avons durant cette période vécue dans les caves. Nous manquions de nourriture et d'eau. Je me souviens que les enfants aidaient leurs mères à préparer des pansements

pour les ambulancières. Aujourd'hui encore, j'entends le bruit des obus lancés par des canons sur rails. Et de nouveau la peur des enfants : que va-t-il se passer ? Allons-nous survivre ? Pourvu que nous restions avec papa et maman !

Pendant l'insurrection, des milliers d'insurgés et de civils ont été tués ou atrocement assassinés. Environ 600 000 Varsoviens sont passés par le camp de transit Dulag 121 à Pruszków près de Varsovie, où les Allemands procédaient à la sélection des détenus - travail forcé dans le Troisième Reich, détention dans des camps, réimplantation.

Après l'éviction de la population de Varsovie et le pillage de ses biens, les bâtiments ont été incendiés et dynamités.

Je me souviens lorsque nous avons été jetés hors de notre maison. C'était le 29 septembre 1944 - les derniers jours de l'insurrection. Nous avons été conduits à Pruszków et internés au camp Dulag 121. Les images des rues sont gravées dans ma mémoire - les ruines des maisons, les cadavres d'humains et d'animaux, les nazis fusils en mains. Les conditions de vie dans ce camp étaient terribles, la peur que les familles soient séparées était omniprésente.

Début octobre 1944, après la sélection dans le camp de transit, j'ai été déportée avec mes parents vers l'Allemagne dans un grand transport de familles. Nous étions entassés - environ 80 personnes par wagon à bestiaux, sans possibilité de s'asseoir, avec un trou dans le plancher en guise de toilettes et une petite fenêtre grillagée sous le toit du wagon. De ce transport, les hommes et les garçons âgés de plus de 16 ans ont été affectés au camp de concentration de Hambourg-Neuengamme, dont mon père. On nous a dit qu'ils allaient aux bains, mais ils n'en sont jamais revenus. C'est là que j'ai vu mon père pour la dernière fois. Il a succombé après seulement deux mois dans le camp, le 8 décembre 1944, à l'âge de 44 ans.

Pendant l'arrêt prolongé du train et la séparation des familles, j'ai entendu une musique joyeuse venant de la zone du camp, et aperçu par la fenêtre du wagon des hommes qui roulaient de grandes roues en béton. C'est cette image de cet endroit qui m'est restée depuis en mémoire.

Je possède une lettre que mon père a écrite à sa famille le 26 novembre 1944. Il s'y inquiète pour ma mère et moi, y indique son numéro de baraque, la 4, et le numéro du camp, 54925.

Les femmes et les enfants de ce transport ont été dirigés vers le camp de concentration de Ravensbrück. Je me souviens de l'horreur. Il faisait nuit et on nous a ordonné de sauter après l'ouverture des portes du wagon. Des projecteurs nous aveuglaient, il y avait une rangée de SS avec des chiens qui aboyaient, des gardiennes avec des fouets. Il y a eu des jambes et des bras cassés. Nous avons été entassés dans une immense tente. Les conditions y étaient épouvan-

tables : restes de paille, couvertures salies et déchirées, poux, froid, conditions sanitaires effroyables.

Ma mère a trouvé une place contre la paroi de la tente près de l'entrée. Devant la tente se trouvaient de grands seaux - qui servaient de toilettes. Il régnait la peur de la séparation des mères et des enfants, la peur des SS et des surveillantes qui frappaient les détenues. Il régnait la faim. Je me souviens que lorsque les mères quittaient la tente par exemple pour aller chercher à manger ou aller au travail, nous les enfants restions assis près des ouvertures de la tente et attendions le retour de nos mères. C'étaient des heures terribles.

Après plusieurs semaines de séjour sous la tente, femmes et enfants ont été dirigés vers différents kommandos dépendant du camp de concentration de Ravensbrück - pour travailler.

J'ai été envoyée avec ma mère dans un important groupe de femmes avec leurs enfants, pour travailler dans une ferme de la localité de Kleptow. Les enfants y étaient enfermés à l'intérieur pendant que leurs mères travaillaient. Le fermier propriétaire de la ferme maltraitait les femmes de Varsovie qui n'avaient pas l'habitude de travailler aux champs. Il frappait les femmes qui s'agenouillaient ou se baissaient en travaillant et les obligeait à tout faire en restant droites. Je me souviens que ma mère a été une fois ramenée inconsciente dans notre salle - rouée de coups. Ma terreur et mon angoisse pour la vie de ma mère sont indescriptibles. Avec les autres enfants, nous avons essayé de la sauver. Elle est revenue à elle après un long moment.

Après la fin des travaux agricoles, nous avons été transférés au kommando d'hommes du camp de concentration de Ravensbrück, la briqueterie de Zehdenick. Je me souviens de ma peur lorsque les mères partaient au travail et que nous les enfants étions à nouveau enfermés. La même peur régnait aussi à la station suivante de travail forcé de nos mères, la sucrerie. Nous étions entassés dans des pièces avec des lits superposés, où les conditions sanitaires étaient épouvantables et nous étions tourmentés par les poux omniprésents.

En mars 1945, nous avons été conduits dans la région de la ville d'Iéna. La fin de la guerre approchait, tout le monde le savait.

Pour effacer les traces de leurs crimes - camps de concentration, lieux de travail forcé -, les nazis ont jeté les détenus sur les routes dans des marches de la mort. Celui qui ne pouvait marcher était abattu. Que pensaient et ressentaient ceux qui tiraient ? Pendant les marches de la mort, j'ai vécu à l'âge de neuf ans des moments d'horreur, des situations dans lesquelles ma mère et moi avons frôlé la mort. Deux événements sont devenus à jamais des symboles dans ma vie.

Les habitants des régions que nous traversions nous jetaient parfois quelque chose à manger. Un jour j'ai attrapé une pomme. Je l'ai mangée, je tenais le trognon dans ma main. Nous avons croisé des hommes détenus - squelettes en costumes rayés. L'un d'eux s'est jeté sur moi et m'a arraché mon trognon de pomme. Ma terreur, mes pleurs et la voix de ma mère : « Réfléchis, Basia, à quel point cet homme devait être affamé et déterminé - n'aie pas peur ». Depuis lors, la pomme est devenue une sorte de symbole dans ma famille.

Autre événement mémorable pendant les marches de la mort : j'ai les jambes tellement abîmées que je ne peux plus marcher. Quel en est le risque alors ? La mort. Au matin, ma mère se faufila hors du campement, organise un landau profond et transporte dans ce chariot sa fille âgée de neuf ans déjà, en le tirant et le poussant. Maman elle-même, affaiblie, affamée, trouve assez de force physique et mentale pour organiser l'aide, pour sauver son enfant, pour nous tous. Un exemple de l'héroïsme de ma mère.

La marche de la mort nous a conduits près de Weimar. Un grand groupe de personnes était parqué dans les granges d'une ferme. Un fermier nous surveillait avec un fusil. On était en avril 1945. Nous entendions déjà les bruits de combats venant de l'Ouest. Les adultes travaillaient à la ferme. Nous recevions une nourriture misérable, mais je me souviens de la soupe cuite sur le poêle : pommes de terre et choux, trempés dans du lait. Je pense aujourd'hui encore que c'était la meilleure soupe de ma vie. D'où venait ce lait ? Les mères recevaient des cartes de lait avec lesquelles elles s'en procuraient quelque part aux environs de la ferme.

Un jour nous avons accouru à la rencontre de nos mères qui revenaient avec du lait, et des garçons de la jeunesse hitlérienne se tenaient des deux côtés de la route avec des fusils pointés sur nous et sur nos mères. Stupeur et effroi - comment était-ce possible ? Nous entendions les bruits des combats, la guerre perdue par les Allemands, la liberté devant nous, et ils voulaient tirer ? Les mères ont crié à ces garçons : « Mais qu'est-ce que vous faites ? Vous avez des mères, des frères et sœurs à la maison, et vous voulez tirer sur nous - qui sommes sans défense et innocents ? La guerre est en train de se terminer, le front se rapproche - vous allez mourir vous aussi ! » Ces jeunes gens ont capitulé. Ils ont renoncé à nous tirer dessus. Nous avons été libérés par l'armée américaine près de Weimar.

Les soldats américains, qui passaient dans de grosses voitures, nous jetaient de la nourriture. Je me souviens de conserves, de pain blanc et de gros chocolat gris. Nous étions tous affamés, mais nous entendions cet avertissement : ne mangez pas trop ni trop vite. Il y a eu malgré tout de nombreux décès et maladies gastro-intestinales.

Nous avons survécu grâce à la forte volonté de ma mère, qui ne s'est pas abandonnée au désespoir, a lutté contre les épreuves, a gardé l'espoir de la liberté et la confiance en la protection de Dieu.

Ce que j'ai vécu dans Varsovie occupée, au camp de Ravensbrück puis dans d'autres lieux en Allemagne ainsi que pendant les marches de la mort, a marqué ma vie entière, mon attitude envers les humains et le monde.

Après la fin de la guerre, je suis restée en Allemagne avec ma mère jusqu'au milieu de l'année 1946, dans des institutions mises en place par les Américains pour prendre soin des victimes libérées. Nous sommes restées assez longtemps à Ludwigsburg et Stuttgart dans des camps créés pour les Polonais. J'ai suivi à Stuttgart de janvier à mai 1946 la 4e classe primaire, ma mère travaillait dans l'administration et le domaine culturel. Nous sommes rentrées en Pologne en juillet 1946, après avoir reçu l'avis officiel du décès de mon père.

Le retour dans notre pays nous a confrontées à une cruelle réalité - Varsovie et le pays entier étaient en ruines. Des millions de Polonais devaient commencer une nouvelle vie sous le régime imposé par les Soviétiques. Maisons et lieux de travail détruits, biens perdus, proches tués ou assassinés. Nous nous sommes retrouvées dans des conditions très difficiles : sans mon père, sans appartement, sans aucun bien. Il nous a fallu de nombreuses années avant d'atteindre un certain niveau de vie minimum. J'ai ressenti très fortement le manque et l'immense nostalgie de mon père pendant toute ma jeunesse.

Après notre retour en Pologne, nous avons d'abord vécu chez des parents à l'extérieur de Varsovie, puis à partir d'octobre 1946 chez des amis en ville. Ma mère s'est vu attribuer en juillet 1947 une chambre dans un appartement où vivaient déjà deux familles ; ce n'est qu'en 1966 que ma mère et moi, accompagnées entretemps de mon mari et de notre fils, avons pu pour la première fois emménager dans notre propre appartement. Cela donne une idée de la situation après guerre à Varsovie.

En tant que veuve d'un ancien employé durant la période d'occupation, ma mère est entrée en octobre 1946 au service comptable de l'usine à gaz municipale de Varsovie, tandis que je retournais à l'école primaire. J'ai terminé l'école secondaire en 1953 et obtenu en 1959 une maîtrise d'ingénierie en mécanique de précision à l'école polytechnique de Varsovie. J'ai travaillé durant 40 ans à l'office central des poids et mesures.

J'ai concilié un engagement professionnel intensif et ma vie de famille. Avec mon mari et mes enfants en bas âge, nous avons vécu tout le temps auprès de ma mère. Dans les dernières an-

nées de sa vie, je me suis occupée d'elle lorsqu'elle est tombée gravement malade. Nous sommes restés à ses côtés jusqu'à la fin de sa vie en décembre 1971.

Les événements de la guerre « m'accompagnent » constamment. Ce fut un grand moment pour moi-même et ma famille lorsque nous avons reçu en 2001 de Bad Arolsen - 57 ans après le décès de mon père - sa chevalière, son alliance et sa montre de poche.

Ma mère n'a pas vécu cet épisode inattendu. Je pense à ma mère avec tendresse, avec gratitude, à sa grande force mentale, mais aussi à sa grande tristesse après la guerre. Elle avait perdu son mari, ses biens, mais à force de volonté elle nous a créé un nouveau foyer. Elle ne voulait pas repenser à la période de la guerre, ni participer aux organisations d'anciens concentrationnaires, ni s'engager dans leurs activités.

Je me suis engagée assez tard – seulement en 2000 - dans la fédération des anciens détenus du camp de concentration de Neuengamme, ainsi que dans le travail de l'association des anciennes détenues du camp de Ravensbrück, et je suis membre du comité international de Ravensbrück.

J'ai pris et gardé contact avec plusieurs personnes de « notre » transport. Je suis toujours en relation avec Ewa Żelechowska-Stolzman, qui vit aujourd'hui à Cracovie. Nos pères ont été déportés ensemble au camp de concentration de Neuengamme et ont succombé à un mois d'intervalle - mon père le 8 décembre 1944 et le père d'Ewa (n° 54946) le 8 janvier 1945. Nous étions ensemble avec nos mères dans une tente au camp de concentration de Ravensbrück puis à la briqueterie.

La démarche de déposer des fleurs dans les mémoriaux de Ravensbrück et de Neuengamme, de rendre hommage à tous ceux qui y ont perdu la vie, est pour nous un moment exceptionnel.

Mon vécu de la guerre et de l'errance est aujourd'hui - dans l'Europe du 21^e siècle - partagée par des centaines de milliers de citoyens d'Ukraine. Le souvenir de la Seconde Guerre mondiale n'a manifestement pas suffi à dompter la violence et l'agression militaires de la Russie. Le jeudi 24 février 2022 a disparu l'Europe que nous avons créée ensemble durant les décennies d'après-guerre. De nouveau, des millions de personnes qui pleurent la mort d'êtres chers devront recommencer une nouvelle vie, reconstruire leurs foyers et leur pays. Mais quand ?

Ce dont nous avons besoin, c'est de la solidarité de tous les États dans les efforts pour mettre fin aux hostilités et libérer l'Ukraine.

Je lance un appel aux personnalités politiques et leur demande de mettre fin à la violence et aux crimes de l'agresseur russe.

Je vous remercie de votre attention.

Translation / Übersetzung : Dominique-Marie Bohère

Balbina Rebollar

Dr Peter Tschentscher, premier Bourgmestre de la Ville libre et hanséatique de Hambourg,
Professeur Dr Oliver von Wrochem, Directeur de la Fondation des Mémoires et Lieux didac-
tiques à Hambourg [en mémoire des victimes des crimes des nazis],

Mme Claudia Roth, Ministre d'État à la Culture et aux Médias,

Chers déportés et survivants,

Chère Martine Letterie, Présidente de l'Amicale Internationale [de Neuengamme], amies et
amis, membres de l'Amicale Internationale,

Représentantes et représentants des associations,

Mesdames et Messieurs,

C'est un grand honneur pour moi de pouvoir m'adresser à vous, dans le cadre de cette com-
mémoration annuelle, et à l'occasion du 78ème anniversaire de la libération du camp de con-
centration de Neuengamme.

En tant que présidente de l'Amicale espagnole de Neuengamme [Amical de Neuengamme], je
voudrais tout d'abord évoquer la mémoire de ceux qui sont morts ici, et celle des survivants,
qui souffraient, qui vivaient privés de liberté, qui étaient contraints aux travaux forcés, qui
étaient battus, maltraités, torturés, et qui souffraient de faim et de misère..., eux-mêmes aussi
bien que leurs familles.

Je suis la fille d'un déporté. Mon père, Evaristo Rebollar, natif des Asturies (Espagne), travaillait
comme pêcheur avec son père. En raison de leurs convictions républicaines et démocratiques,
toute la famille s'opposait au coup d'État organisé par des militaires fascistes contre cette tenta-
tive d'établir la démocratie en Espagne. Engagé volontaire, après la défaite sur le front du Nord,
il poursuivait son combat en Catalogne, où il a été blessé. À la fin de la guerre, il s'est exilé en
France et il a été interné à Argelès-sur-Mer.

En Espagne, on a perpétré des mesures de représailles contre sa famille. Son père a été abattu
et sa sœur arrêtée. Étant donné qu'il ne pouvait pas retourner en Espagne, il a rejoint une CTE
(Compagnies de travailleurs étrangers). En 1940, se trouvant sur la ligne Maginot, il a fui devant
l'invasion allemande pour se réfugier au sud. Quelque temps plus tard, il a été arrêté et incarcé-
ré, d'abord à la prison de Clairvaux, et ensuite dans les camps de Rouillé, Voves et Compiègne-

Royallieu. Le 21 mai, il a été déporté à Neuengamme, où on lui a attribué le numéro de matricule 32042.

Il était affecté au Kommando Helmstedt-Beendorf. Enfin, il a été transféré à Wöbbelin [camp de concentration de Wöbbelin] où il a été libéré par l'armée américaine. Après cela, il s'est exilé en France et, en 1949, il est retourné en Espagne, où il s'est marié et a eu deux enfants : nous, qui sommes encore en vie aujourd'hui.

Le parcours que je viens de décrire s'applique à la grande majorité des Espagnols. Leur voyage au centre du national-socialisme n'a pas commencé par l'invasion des nazis en France. Ces personnes sortaient déjà de plus de deux ans de guerre contre le gouvernement fasciste de Franco, soutenu par l'Allemagne nazie et les fascistes italiens.

Le groupe des combattants républicains, inscrits dans les compagnies de l'armée française qui a fini par s'effondrer en 1940, après l'invasion en France, constituait le groupe le plus important des déportés espagnols – plus de 70 %. C'était la deuxième fois qu'ils se battaient contre la barbarie fasciste. Capturés en tant que Français, ils ont fini, en 1940/1941, comme apatrides dans le camp de concentration de Mauthausen.

Un autre groupe était composé de républicains qui participaient à la Résistance [intérieure] française, au Maquis, aux réseaux de soutien ..., et qui ont fini par être déportés dans les différents camps de concentration du Reich. C'est à partir de 1942 qu'on les a conduits à destination de ces lieux macabres – dont Neuengamme, où il y avait à peu près 750 Espagnols. Les témoignages des Espagnols ayant séjourné dans ce camp sont rares. Permettez-moi de vous faire part de quelques paroles que Francisco Castillo a dictées à ses enfants :

« Fin mai, on est arrivé au camp. Ensuite, on nous a amenés à un commando isolé. L'été et l'automne étaient rudes, mais l'hiver était terriblement rigoureux. Cette année-là, il faisait terriblement froid en Allemagne, jusqu'à moins 20 degrés. On devait se lever à 5 heures du matin. Une fois levée, on devait se mettre en rangs. Vêtus de vêtements rayés et de sabots, on devait attendre qu'on nous ait comptés et recomptés. Chaque matin, on y voyait au moins sept ou huit hommes morts, gisants sur le sol, morts de froid, de faim, et d'épuisement.

Ensuite, on devait faire deux, trois kilomètres à pied, jusqu'à l'usine. Les hommes squelettiques, presque mourants, semblaient bouger comme des machines. En face d'eux, il y avait l'organisation infâme et cruelle de la SS. Elle avait pour objectif de nous éliminer, de nous humilier, de briser notre moral.

Cette situation de déchéance humaine était marquée par un important esprit de solidarité, et il y avait même une organisation politique secrète. Quand l'un de nous était maltraité ou se trouvait à l'infirmerie – où les hommes mourraient pratiquement de faim – chacun donnait un peu de sa soupe et nous tentions d'en apporter aux plus faibles parmi nous.

À deux reprises, on m'a condamné à 25 coups de bâton. Ils m'ont roué de coups jusqu'à l'épuisement. La seconde fois, ils m'ont emmené à l'infirmerie. Je m'y trouvais lorsqu'on m'a évacué. J'ai pris la fuite pour me joindre à un groupe de détenus de camp soviétiques. Ensuite, l'armée soviétique s'est occupée de nous. »

Mais, il y avait d'autres détenus dont nous allons évoquer le souvenir : les membres des Brigades internationales qui ont combattu aux côtés de notre peuple et, empreints d'émotion, n'ont jamais cessé de porter l'Espagne dans le cœur. Dès le début de la Guerre civile, on a accordé notre nationalité à certains d'entre eux. Hélas, d'autres ne l'ont obtenue que beaucoup plus tard. Le gouvernement espagnol leur a accordé la nationalité dans le cadre de la première loi sur la mémoire historique [La loi de reconnaissance et d'extension des droits et de rétablissement des moyens en faveur de ceux qui ont souffert de persécution et de violence durant la Guerre civile et la Dictature]. On leur rend hommage !

Et nous n'oublierons pas non plus les descendants de milliers de Juifs, expulsés d'Espagne et dispersés aux quatre coins de l'Europe, par suite de lois antisémites. Les « Séfarades » qui, ayant fini par être déportés, rencontraient tant d'Espagnols dans les camps des nationalistes. De nombreux témoignages évoquent l'émotion de nos compatriotes lorsqu'ils rencontraient, dans les camps, des Juifs qui parlaient notre langue. Ils n'ont jamais oublié Sefarad, leur Espagne douloureusement regrettée ! Il est de notre devoir de citer ici toutes les victimes juives de l'holocauste, parmi lesquelles se trouvaient également beaucoup de nos frères et sœurs. Ils parlaient l'espagnol et ils se sentaient espagnols. Aujourd'hui, leurs descendants ont la possibilité – à titre de réparation – d'obtenir la nationalité espagnole. Nous honorons leur mémoire !

Au moment de la libération des camps, la libération des Espagnols, apatrides, comme il a déjà été dit, est restée inachevée. N'oublions pas que le triomphe des alliées mettait fin au fascisme en Allemagne, en Italie, aussi bien que dans les pays occupés, tandis que l'Espagne était gouvernée par un dictateur jusqu'en 1975.

De nombreuses personnes ne sont rentrées que beaucoup plus tard et, en Espagne, le moindre soupçon de liberté restait couvert d'un voile de silence. Et c'est dans ces conditions que nous avons survécu sous la dictature. C'était, comme l'a dit le poète galicien Ferreiro, « une longue nuit de pierre ».

En Espagne franquiste, personne ne s'intéressait à la question des déportés et, au début, la démocratie, qui se frayait progressivement son chemin, n'engendrait pas de politiques de la mémoire non plus.

Cependant, après avoir vécu toutes ces leçons, après avoir vu tant de barbarie et tant de guerres, nous assistons de nouveau aujourd'hui à la renaissance de mouvements fascistes en Europe, même en notre Espagne. Aussi, on constate la force de la vague, adoptée par une partie de la population.

À présent, les avertissements à consonance étrange, implicites dans les récits des déportés espagnols exilés en France, qui évoquaient, dès les années 60 et 70 du siècle passé, le danger du fascisme en Europe, s'avèrent justes.

Il ne faut pas abandonner. Les politiques de mémoire deviennent de plus en plus indispensables, car la lutte contre l'oubli est notre arme. Ce lieu commémoratif, créé par la ville de Hambourg, est un exemple à suivre. Ainsi, nous tenons à exprimer notre gratitude à ce sujet.

Aujourd'hui, par suite de l'invasion russe en Ukraine, nous sommes témoins d'une situation qui nécessite également notre commentaire. Je me rallie aux remarques exprimées, l'année passée, dans le cadre de ce forum, par le M. le président de l'Amicale française de Neuengamme. Nous estimons que l'Europe est menacée, et que l'occupation d'une nation libre telle que l'Ukraine par la Russie est inacceptable. Confrontés au risque évident, il faut qu'on soit unis dans le cadre de nos institutions communes.

Demain, l'Amicale espagnole de Neuengamme inaugurera ici, au sein du sanctuaire commémoratif, un mur dédié aux résistants espagnols et aux membres des Brigades internationales qui se battaient à nos côtés, tels des frères et sœurs, dès le début, pour repousser le fascisme.

Pour conclure, je voudrais évoquer, sur cette tribune, le souvenir d'un déporté dont l'histoire représente, pour nous tous, la synthèse historique de nos souffrances : Miguel Karner. Cet Allemand a fui devant le national-socialisme, il a travaillé en Espagne, il est devenu Espagnol, il a participé à la guerre du côté républicain, et il a rejoint les Brigades internationales. Après la chute de la Catalogne, il s'est exilé en France.

Avec un groupe d'Espagnols, il se battait pour le compte de la Résistance contre les nazis. Arrêté par la Gestapo, il a été déporté à Neuengamme. Après sa libération, il est retourné en France, à Carcassonne, pour devenir membre de l'Amicale française de Neuengamme et de l'Association des déportés espagnols.

Ci-dessous, je voudrais citer quelques paroles qu'il a prononcées en 1969, qui font autorité, aujourd'hui et pour toujours :

« Nous autres survivants, nous avons crié et juré : « PLUS JAMAIS ». Ne persistons pas dans la haine, mais n'oublions pas.... Il faut informer, alarmer le monde, notamment la jeunesse. ... Le fascisme n'a pas été éradiqué. La paix n'a pas encore été gagnée, il y a toujours des guerres. La colombe avec son rameau d'olivier vole bien aux quatre coins du monde, et voici que les fichues munitions se cachent souvent sous ses ailes.

Cet appel [à la paix] fait toujours autorité. Il faudrait qu'il soit lu par tous les êtres humains, par toute la jeunesse, et non pas seulement par nous autres. Il faudrait qu'il soit traduit dans toutes les langues pour que son écho puisse retentir aux quatre coins du monde.

Tous, nous souhaitons la paix dans le monde et parmi les hommes, nous voulons du travail, du pain, et de la prospérité. Il nous faut rester UNIS pour y arriver un jour, bientôt. C'est en se liant encore davantage et plus amicalement qu'on obtiendra l'égalité des droits pour tous les déportés et leurs familles.

Honneur à ceux qui ont défendu la paix, et qui continuent à la défendre. »

Merci beaucoup !

Translation / Übersetzung : Renate Heckendorf

Claudia Roth

Je suis heureuse et je suis reconnaissante,

chère Livia Fränkel,

cher Natan Grossmann,

chère Dita Kraus,

chère Elisabeth Masur-Kischinowski,

chère Barbara Piotrowska,

que nous soyons rassemblés ici avec vous aujourd'hui. Vous êtes venus de Varsovie, de Prague, de Stockholm et de Munich jusqu'à Neuengamme, en tant que survivant et survivantes, en tant que témoins d'époque. Certains parmi vous sont souvent revenus ici, avec leurs proches, leurs enfants et leurs petits-enfants. Ce n'était jamais un voyage entrepris le cœur léger. Pour les survivants, se souvenir signifie aussi garder une blessure ouverte. Je vous remercie tous infiniment d'avoir pris sur vous de le faire. Je vous remercie de votre présence et de votre engagement tout au long des décennies passées.

Au cours de 78 années a émergé ici un lieu de solidarité, solidarité avec ceux qui ont été déportés en ce lieu, privés de leur liberté, torturés et tués, qui ne pouvaient plus quitter cet endroit. Mais une solidarité s'est aussi créée entre vous, entre les survivants et leurs familles. Il existe désormais sur le site du mémorial un emplacement dédié à cette idée de convergence des générations.

Demain, chère Madame Rebollar, vous inaugurerez avec d'autres familles d'anciens détenus espagnols survivants, qui étaient des membres des Brigades internationales, « Espagnols rouges » et autres opposants au régime franquiste, un monument dédié à leurs proches. Je vous remercie pour votre engagement. Et je vous remercie d'être venus.

De nombreux chemins conduisent à ce lieu, de très loin en Espagne, en Ukraine et en Russie, en France et en Belgique, en Italie et en Grèce, aux Pays-Bas et au Danemark.

Ce sont les chemins parcourus par plus de 80 000 hommes et plus de 13 000 femmes, qui ont été enregistrés et ont reçu un matricule au camp de concentration de Neuengamme. En outre, 5900 détenus supplémentaires n'ont pas été recensés ou l'ont été séparément des autres. Au moins 42 900 personnes ont été assassinées à Neuengamme.

Le fait que les chemins par lesquels ils ont été contraints de venir jusqu'ici nous rapprochent aujourd'hui, nous relie à nouveau, en tant qu'Européens, n'a été possible qu'au prix du souvenir.

Sans vous, hommes et femmes témoins d'époque, cela n'aurait pas été possible. C'est à vous que revient le mérite. Et il nous incombe la responsabilité de transmettre ce que nous avons appris.

L'historien américain Omer Bartov a décrit dans un livre magnifique sur la ville natale de sa famille en Galicie orientale que cette démarche peut être entreprise après plusieurs générations et sans même la participation directe de témoins : il avait commencé tardivement ses recherches. Toutes les personnes dont les souvenirs remontaient plus loin que ceux de sa mère avaient disparu. Seules quelques-unes des photographies familiales conservées portaient des inscriptions. Il a malgré tout réussi à découvrir beaucoup, beaucoup de choses sur l'histoire de la ville que sa mère avait quittée des décennies auparavant : il a pu retrouver des survivants, parler avec leurs descendants, découvrir des témoignages d'époque.

Et il a finalement tiré de l'histoire de cette ville un autre enseignement - le fait que (je cite :)

« nous ne sommes tous que les maillons d'une chaîne fragile et pourtant étonnamment durable de générations, de destins et de luttes, dans laquelle les événements historiques se déroulent sans cesse. Qui nous sommes et ce dont nous nous souvenons, comment nous éduquons nos enfants, ce que nous disons et ce en quoi nous croyons, ce que nous aimons et ce que nous méprisons - tout cela est dû à l'interaction de coïncidences aléatoires avec les actions humaines - nos propres actions et celles de nos ancêtres, effectuées pour de bonnes ou de mauvaises raisons, de manière consciente ou irréfléchie. »

L'histoire, selon Bartov, est en ce sens toujours aussi une histoire familiale, l'écho lointain d'une époque disparue mais jamais tout à fait oubliée.

J'ai retrouvé tout ce que l'historien Omar Bartov décrit, dans le projet multimédia de l'exposition *Que veux-tu faire ? (Was willst du tun?)*, dans les témoignages de jeunes, d'adultes et de seniors qui retracent l'histoire de leurs familles. La curiosité, l'hésitation, et aussi le recul face à des situations que l'on a préféré éviter. J'ai pu entendre et voir tout cela.

Le projet a pris fin l'année dernière, mais l'exposition est toujours accessible en ligne et met à disposition sur demande des séquences vidéo et matériels éducatifs. Je ne le recommande assurément pas seulement parce qu'il a été financé par les fonds du programme La jeunesse se souvient (*Jugend erinnert*) de la délégation du gouvernement fédéral à la Culture et aux Médias. Je le recommande parce que c'est une expérience de pouvoir observer des jeunes femmes et hommes dans leur confrontation à leur propre histoire à travers une série de contributions sur différentes questions historiques.

Une phrase prononcée par une jeune femme qui avait tenté de retracer le parcours de son grand-père, soldat de la Wehrmacht, à travers l'Union soviétique, m'est restée particulièrement en mémoire. Cette phrase est une sorte de conclusion :

Ce qui est particulièrement important dans une démocratie, disait-elle, c'est qu'elle nous permet d'élaborer une société dans laquelle chaque personne a une place et chaque personne est perçue et acceptée telle qu'elle est.

À mes yeux, cette phrase n'est pas seulement une description précise de la démocratie. Elle est aussi l'expression de ce que le travail de mémoire peut atteindre dans le meilleur des cas : information et sensibilisation politique. Nous resterons fidèles à cette mission.

Translation / Übersetzung : Dominique-Marie Bohère